

Marie-Hélène Falcon cède les rênes du FTA

Sylvain Schryburt

Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schryburt, S. (2014). Marie-Hélène Falcon cède les rênes du FTA. *Jeu*, (150), 84–87.

MARIE-HÉLÈNE FALCON cède les rênes du **FTA**

Le 17 septembre dernier, un communiqué annonçait qu'au terme de la 8^e édition du Festival TransAmériques (FTA), à l'été 2014, Marie-Hélène Falcon quitterait la direction artistique de cet événement qui, pour être hautement respecté et respectable, sait encore prendre des risques, quitte à y laisser parfois quelques plumes. Une rencontre placée sous le double signe de l'actualité et de l'histoire, à un moment où l'avenir n'est pas encore fixé. **Sylvain Schryburt**

Falcon est de celle dont le parcours s'inscrit dans la durée. Avant de fonder et de diriger le Festival TransAmériques (2007), elle a été des aventures du Festival du théâtre étudiant de Lac-Mégantic (1973 et 1974), du Festival du Jeune Théâtre (1976-1980), de la deuxième édition du Festival de Créations de Femmes (1982), des cinq éditions de la série des Théâtres du monde (1996-2004) et, bien entendu, des 20 ans (et plus) du premier FTA, le Festival de théâtre des Amériques (1985-2006), un projet qu'elle lance dès 1983 en collaboration avec Jacques Vézina. Personnage de l'ombre, toujours présente mais rarement au-devant de la scène, Falcon accompagne des pans entiers de l'activité théâtrale québécoise. À sa manière, elle participe au théâtre étudiant, à la création collective, au Jeune Théâtre ou au théâtre des femmes, toute une mouvance théâtrale qui, dans le Québec des années 70 et du début des années 80, croise diversement le politique et l'esthétique. Plus tard, à la barre du FTA, elle accueillera la plupart des compagnies québécoises de création des années 80 à aujourd'hui, et certains des plus importants metteurs en scène et chorégraphes étrangers.

D'entrée de jeu, il est convenu qu'on ne couvrira pas beaucoup de terrain... Du reste, par où commencerait-on ? Par ces artistes, d'ici et d'ailleurs, ceux d'hier et d'aujourd'hui, ceux qu'elle a vus à l'étranger et ceux qu'elle a accueillis à Montréal ? Par l'axe Nord-Sud qui marque les premiers temps d'un festival « des Amériques » ? Par le réaligement vers l'Europe à la fin des années 90 ou par la mutation en « TransAmériques » qui se concrétise en 2007 ? L'histoire ? Le contemporain ? La succession ? Les grands mouvements esthétiques ? Les dessous du métier de directrice de festival ? Il faudrait un livre...

AUTRES TEMPS, AUTRES AMÉRIQUES

« On ne mesure pas très bien aujourd'hui ce que voulait dire organiser un festival international dans les années 80. » Les échanges se faisaient alors par téléphone ou par lettre mise à la poste. Quelques années plus tard, le télécopieur devient aussi une option... « C'était non seulement une autre planète théâtrale, mais un autre monde où le mot distance voulait dire quelque chose. »

Comment se tenir au courant des pratiques étrangères ? « L'information passait beaucoup par les revues de théâtre. Il y en avait dans tous les pays, et ça nous donnait le pouls des scènes nationales du monde entier. » Témoins plus lents de l'activité théâtrale, un peu en retrait de son actualité brûlante, ces revues proposaient des réflexions sur la démarche ou la compagnie d'un artiste, plus rarement une critique de son dernier spectacle, souligne-t-elle. Mais si les revues constituaient une source d'information, il fallait tout de même, pour se faire une tête, voyager et rencontrer les artistes, voir leurs spectacles : « Un festival, c'est d'abord voyager, voyager dans tous les sens du terme, à la découverte de soi et de l'étranger, à la recherche d'un choc esthétique, d'une sorte d'éblouissement qui nous interpelle, mais différemment de chez nous. »

Marie-Hélène Falcon.
© Julie Gauthier

[...] les Amériques comme terre
de métissage.

Les Amériques comme terre
d'accueil.

Les Amériques imaginaires.

Celles des départs et des arrivées.





Birds with Skymirrors,
chorégraphie de Lemi Ponifasio,
présentée au FTA 2013.
© Sebastian Bolesch



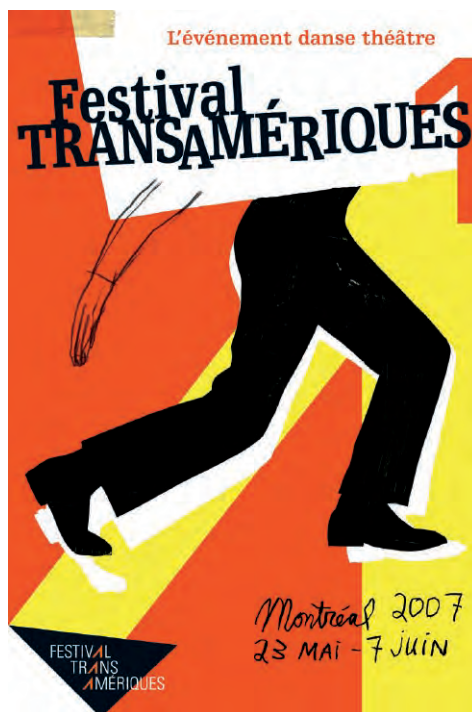
Littoral (Le Sang des promesses)
de Wajdi Mouawad,
présenté au FTA en 2010.
© Jean-Louis Fernandez

**La question du lieu
encore, mais aussi celle
du territoire, du chez-soi
et de l'ailleurs [...]**

Parmi ses premiers voyages, il y a le Festival Latino de Nueva York qu'organisait Joseph Papp durant les années 80 et où elle « fait des découvertes très intenses avec le théâtre d'Amérique latine ». À New York se trouvent réunies les cultures d'Amériques : Chiliens, Argentins, Mexicains et Vénézuéliens posent autrement la question du territoire, des identités et des paroles, qu'elles soient féminines, amérindiennes, nationales ou politiques. Tout un théâtre qui, à certains égards, fait aussi écho à ce qui pouvait rester, en 1985 – lors de la toute première édition du FTA – de l'esprit militant du « Jeune Théâtre » de jadis.

« Il y avait tous ces parallèles avec notre présence en Amérique : le rapport aux mères patries, toutes les étapes de la colonisation, celle d'un théâtre importé, du développement de dramaturgies nationales, de la recherche esthétique. Ce sont les Amériques comme terre de métissage. Les Amériques comme terre d'accueil. Les Amériques imaginaires. Celles des départs et des arrivées. »

Ces rencontres avec des œuvres d'une « mesure très rare sur nos territoires » ont lieu alors que des « réseaux se constituent assez rapidement sur les scènes internationales ». Tout comme sa découverte du théâtre latino-américain se fait en partie à New York, sa fréquentation du travail de Giorgio Strehler et de Peter Stein, par exemple, passe d'abord par les festivals d'Amérique latine ; ensuite seulement par ceux de l'Europe. Durant ces premières années, les voyages sont moins nombreux mais plus longs que ceux d'aujourd'hui. Des séjours de trois semaines, parfois plus, où Falcon se prévoit des journées libres pour fureter du côté des villes voisines, suivre une suggestion recueillie sur place ou encore rencontrer des artistes qui ne se produisent pas au festival qui l'a invitée. Relativement coupée de son bureau, sans portable ni courriel, elle dira de ces



séjours qu'ils offraient un « temps immense, celui de voyager, de réfléchir, d'échanger ou d'imaginer d'autres rapports à la découverte, d'autres rapports à l'étranger. Quand on est branché partout et sans arrêt, on n'a plus le temps d'être ailleurs ; son temps, on vient de l'annuler. Ça change complètement le sens du voyage. »

D'UN FTA À L'AUTRE

Bond en 1996. L'équipe du FTA lance la première édition des Théâtres du monde (1996-2004), une série de trois spectacles étrangers que l'on offre les années paires. L'idée consiste à faire le pont entre deux éditions du Festival, qui demeure biennuel. C'est une sorte de compromis en attendant une vraie annualité pour le FTA lui-même. « L'annualité, je la voulais pour conserver l'équipe entre deux éditions, mais aussi pour garder un lien plus fréquent avec le public, les artistes, les subventionneurs, l'entreprise privée. » La disparition malheureuse du Festival international de nouvelle danse (FIND) en 2003 devient une occasion à saisir. « Le FIND était très considéré et la danse québécoise, reconnue à l'étranger. Que Montréal n'ait pas un festival international qui présente de la danse contemporaine était impensable. »

Au FTA, l'annualité apparaît depuis longtemps comme une évidence. Aussi, le projet mis sur la table, celui qui fut accepté, est le suivant : plutôt que deux festivals bisannuels, l'un de danse, l'autre de théâtre, Montréal aura un festival annuel unique qui combinera les deux. Le modèle existe ailleurs, l'équipe du FTA a fait ses preuves, les circonstances sont favorables. Avec la première édition du Festival TransAmériques, en 2007, Falcon devient la directrice artistique d'un nouveau « festival hybride qui joue aux frontières des disciplines ».

En devenant « TransAmériques », le Festival double aussi le nombre de ses coproductions, les faisant passer à huit en moyenne par édition. « En coproduction, souligne-t-elle, la dynamique importante est surtout avec l'étranger parce que le marché de la tournée est à l'étranger. Dans l'ensemble, le marché national de la tournée et de la coproduction reste extrêmement sous-développé. Pourtant, c'est ici que nos artistes créent. Leurs références émotives, leur sensibilité, leur culture sont ancrées dans un lieu, et c'est extrêmement important ». La question du lieu encore, mais aussi celle du territoire, du chez-soi et de l'ailleurs, qui sont les leitmotifs de notre rencontre... qui s'achève.

Avant de partir, il faut bien que j'aborde la question de la succession¹ : « J'espère que la personne nommée restera dans l'esprit de la recherche, mais avec sa propre personnalité. J'espère que ce sera quelqu'un qui aura envie de voyager beaucoup et d'aller plus loin, sur d'autres territoires. La programmation d'un festival, c'est quelque chose de très personnel. C'est ma géographie à moi, le reflet de mes voyages, de mes rencontres, de mes chocs esthétiques. Au fil des ans, c'est ma géographie que j'ai voulu élargir. J'aurais bien aimé aller un peu plus du côté de l'Inde, de l'Asie... Mais là, à d'autres ! La suite ne m'appartient plus... » ●

1. Le successeur de Marie-Hélène Falcon à la barre du FTA a été annoncé le 11 février dernier : il s'agit de Martin Faucher, qui en était le conseiller artistique depuis 2006. NDLR.